

MAX WEBER

« L'OBJECTIVITÉ DE LA CONNAISSANCE DANS LES SCIENCES ET LA POLITIQUE SOCIALE »

1904

TRADUCTION DE L'ALLEMAND PAR JULIEN FREUND

EDITION PLON

Le préjugé naturaliste suivant lequel il faudrait élaborer à l'intérieur de ces concepts quelque chose qui serait proche des sciences de la nature a précisément conduit à une fausse compréhension du sens de ces tableaux de pensée théoriques [*theoretische Gedankengebilde*]. On croyait qu'il s'agissait d'isoler psychologiquement une tendance spécifique en l'homme, celle de l'instinct d'acquisition, ou encore d'observer isolément une maxime spécifique de l'activité humaine, celle du principe économique. La théorie abstraite pensait pouvoir s'appuyer sur des *axiomes* psychologiques; la conséquence en fut que les historiens en appelèrent à une psychologie *empirique* pour prouver la non-validité de ces axiomes et [189] refuser à la psychologie toute action sur le cours des événements économiques. Nous n'avons pas l'intention de faire en cet endroit une critique détaillée de la signification d'une science systématique de la « psychologie sociale » - qu'il reste encore à constituer - entant que fondement possible des sciences de la culture et spécialement de l'économie sociale. Les essais, parfois brillants, d'interprétations psychologiques des phénomènes économiques dont nous avons connaissance jusqu'à présent montrent en tout cas une chose, c'est qu'on ne fait pas de progrès en allant de l'analyse psychologique des qualités humaines vers celle des institutions sociales, mais qu'au contraire l'éclaircissement des conditions et des effets psychologiques des institutions *présuppose* la parfaite connaissance de ces dernières et l'analyse scientifique de leurs relations. L'analyse psychologique signifie alors tout simplement un approfondissement extrêmement intéressant, dans chaque cas concret, de la connaissance de leur *conditionalité* historique et de leur *signification* culturelle. Ce qui, nous intéresse dans la conduite d'un homme au sein des relations sociales est spécifiquement particularisé dans chaque cas suivant la signification culturelle spécifique de la relation en question. Il s'agit en cela de motifs et d'influences psychiques extrêmement hétérogènes entre eux et d'une composition extrêmement concrète. La recherche en psychologie sociale signifie qu'on soumet à un examen approfondi les divers genres *particuliers* d'éléments de la culture, disparates entre eux à beaucoup d'égards, en vue d'éprouver leur capacité d'interprétation à l'usage de notre compréhension par reviviscence. En partant de la connaissance des institutions particulières, cette recherche nous aidera à *comprendre* intellectuellement dans une plus grande mesure leur conditionalité et leur signification culturelle, mais jamais à déduire ces institutions de lois psychologiques ou à les expliquer à partir de phénomènes psychologiques élémentaires.

C'est pourquoi la polémique qui a agité de nombreux milieux à propos de la question de la légitimité psychologique des constructions théoriques et abstraites, ainsi que de la portée de l'« instinct d'acquisition » et du « principe économique », etc., n'a guère été féconde.

Ce n'est qu'en apparence qu'il s'agit dans les constructions de la théorie abstraite de « déductions » à partir de motifs psychologiques fondamentaux; en réalité nous nous trouvons

plutôt en présence du cas spécial d'une forme [190] de la construction des concepts [*Begriffsbildung*] propre aux sciences de la culture humaine, et qui en un certain sens est inévitable. Il vaut la peine de la caractériser ici avec plus de détails, puisque nous pourrions serrer ainsi de plus près la question logique de la signification de la théorie dans les sciences sociales. Nous laisserons pendante une fois pour toutes la question de savoir si les constructions théoriques que nous utiliserons comme exemples ou auxquelles nous ferons allusion répondent, telles quelles, au but auquel elles sont destinées, bref si elles ont été formées pratiquement de façon appropriée. Quant à la question de savoir jusqu'où l'on devrait étendre l'actuelle « théorie abstraite », elle est finalement elle aussi une question de l'économie du travail scientifique, qui comporte encore bien d'autres problèmes. La théorie de l'utilité marginale [*Grenznutztheorie*] est, elle aussi subordonnée à la loi du « marginalisme ».

La théorie abstraite de l'économie nous offre justement un exemple de ces sortes de synthèses qu'on désigne habituellement par « idées » [*Ideen*] des phénomènes historiques. Elle nous présente, en effet, un tableau idéal [*Idealbild*] des événements qui ont lieu sur le marché des biens, dans le cas d'une société organisée selon le principe de l'échange, de la libre concurrence et d'une activité strictement rationnelle. Ce tableau de pensée [*Gedankenbild*] réunit des relations et des événements déterminés de la vie historique en un cosmos non contradictoire de relations *pensées*. Par son contenu, cette construction a le caractère d'une *utopie* que l'on obtient en accentuant *par la pensée* [*gedankliche Steigerung*] des éléments déterminés de la réalité (23). Son rapport avec les faits donnés empiriquement consiste simplement en ceci : là où on constate ou soupçonne que des relations, du genre de celles qui sont présentées abstraitement dans la construction précitée, en l'espèce celles des événements qui dépendent du « marché », ont eu à un degré quelconque une action dans la réalité, nous pouvons nous représenter pragmatiquement, de façon intuitive et compréhensible, la *nature particulière* de ces relations d'après un *idéotype* [*Idealtypus*]. Cette possibilité peut être précieuse, voire indispensable, pour la recherche aussi bien que pour l'exposé des faits. En ce qui concerne la *recherche*, le concept idéotypique se propose de former le jugement d'imputation : il n'est pas lui-même une « hypothèse », mais il cherche à guider l'élaboration des hypothèses. De l'autre côté, il n'est pas un *exposé* du réel, mais se propose de doter l'exposé de moyens d'expression univoques. Il est donc l'« idée » de l'organisation moderne [191], *historiquement* donnée, de la société en une économie de l'échange, cette idée se laissant développer pour nous exactement selon les mêmes principes logiques que ceux qui ont servi par exemple à construire celle de l'« économie urbaine » au Moyen Âge sous la forme d'un concept génétique [*genetischen Begriff*]. Dans ce dernier cas on forme le concept d'« économie urbaine » non pas en établissant une moyenne des principes économiques qui ont existé effectivement dans la totalité des villes examinées, mais justement en construisant un *idéotype*. On obtient un *idéotype en accentuant* unilatéralement *un ou plusieurs* points de vue et en enchaînant une multitude de phénomènes donnés *isolément*, diffus et discrets, que l'on trouve tantôt en grand nombre, tantôt en petit nombre et par endroits pas du tout, qu'on ordonne selon les précédents points de vue choisis unilatéralement, pour former un *tableau de pensée* homogène [*einheitlich*]. On ne trouvera nulle part empiriquement un pareil tableau dans sa pureté conceptuelle : il *est une utopie*. Le travail historique aura pour tâche de déterminer dans chaque cas particulier combien la réalité se rapproche ou s'écarte de ce tableau idéal, dans quelle mesure il faut par exemple attribuer, au sens conceptuel, la qualité d'« économie urbaine » aux conditions économiques d'une ville déterminée. Appliqué avec prudence, ce concept rend le service spécifique qu'on en attend au profit de la recherche et de la clarté.

On peut, pour analyser un autre exemple, dessiner [*zeichnen*] exactement de la même façon sous forme d'utopie l'« idée » de l'« artisanat » en assemblant certains traits qui existent de manière diffuse dans certains corps de métiers d'époques et de pays les plus divers, en accentuant unilatéralement leurs conséquences dans un tableau idéal non contradictoire en soi et en le rapportant à une formule de pensée qui l'exprime. On peut en outre essayer de dessiner une société dans laquelle toutes les branches de l'activité économique et même l'activité intellectuelle sont gouvernées par des maximes qui paraissent appliquer le même principe que celui qui est caractéristique de l'« artisanat » élevé au rang d'idéaltype. On peut en plus opposer par antithèse cet idéaltype de l'artisanat à un idéaltype correspondant à la conception capitaliste de l'industrie, ce dernier étant construit sur la base de l'abstraction de certains traits de la grande industrie moderne, et sous ce rapport essayer de dessiner l'utopie d'une civilisation « capitaliste », c'est-à-dire d'une civilisation dominée [192] uniquement par les intérêts de l'investissement de capitaux privés. Il consisterait à accentuer certains traits donnés de façon diffuse dans la vie civilisée moderne, matérielle et spirituelle, pour les assembler en un tableau, idéal non contradictoire, à l'effet de notre investigation. Ce tableau constituerait alors le dessin [*Zeichnung*] d'une « idée » de la civilisation capitaliste, sans que nous ayons à nous demander ici si l'on peut et comment on peut l'élaborer. Il est possible ou plutôt il faut considérer comme certain qu'il est possible d'esquisser plusieurs et même à coup sûr un très grand nombre d'utopies de ce genre dont *aucune* ne ressemblerait à l'autre et, raison de plus, dont *aucune* ne se laisserait jamais observer dans la réalité empirique sous forme d'un ordre réellement en vigueur dans une société, mais dont *chacune* peut prétendre représenter l'« idée » de la civilisation capitaliste et dont *chacune* peut même avoir la prétention, dans la mesure où elle a effectivement sélectionné dans la réalité certaines caractéristiques significatives par leur particularité de notre civilisation, de les réunir en un tableau idéal homogène (24). En effet, les phénomènes qui nous intéressent comme manifestations culturelles tirent généralement leur intérêt - leur *signification culturelle* - des idées de valeur extrêmement diverses auxquelles nous pouvons les rapporter. De même qu'il existe une extrême variété de « points de vue » sous lesquels nous pouvons considérer ces phénomènes comme significatifs, on peut également faire appel aux principes les plus variés pour sélectionner les relations susceptibles d'entrer dans l'idéaltype d'une culture déterminée.

En quoi consiste maintenant la signification de ces concepts idéaltypiques pour une science *empirique* telle que nous nous proposons de la pratiquer ? D'avance nous voudrions insister sur la nécessité de séparer rigoureusement les tableaux de pensée dont nous nous occupons ici, qui sont « idéaux » dans un sens purement *logique*, de la notion du *devoir-être* ou de « modèle ». Il ne s'agit, en effet, que de constructions de relations qui sont suffisamment justifiées au regard de notre *imagination*, donc « objectivement possibles », et qui semblent *adéquates* à notre savoir nomologique.

Quiconque est convaincu que la connaissance de la réalité historique devrait ou pourrait être une copie [*Abbildung*] « sans présupposition » de faits « objectifs », dénierait toute valeur à ces constructions. Et même celui qui a reconnu qu'au niveau de la réalité [193] rien n'est dépourvu de présuppositions au sens logique et que le plus simple extrait d'un acte ou document ne peut avoir scientifiquement de sens que par le rapport à des « significations » et donc en dernière analyse par un rapport à des idées de valeur, sera néanmoins porté à regarder la construction de n'importe quelle sorte d'« utopie » historique comme un moyen d'illustration dangereux au regard de l'objectivité du travail scientifique et plus souvent encore comme un simple jeu. De fait, on ne peut jamais décider *a priori* s'il s'agit d'un pur jeu de la pensée ou d'une construction de concepts féconde pour la science. Là aussi il n'existe d'autre critère que celui de l'efficacité pour la connaissance des relations entre les phénomènes concrets de la

culture, pour celle de leur conditionnalité causale et de leur *signification*. Par conséquent, la construction d'idéaltypes abstraits n'entre pas en ligne de compte comme but, mais uniquement comme *moyen* de la connaissance. Tout examen attentif portant sur les éléments conceptuels d'un exposé historique montre que l'historien, dès qu'il cherche à s'élever au-dessus de la simple constatation de relations concrètes pour déterminer la *signification* culturelle d'un événement singulier, si simple soit-il, donc pour le « caractériser », travaille et *doit* travailler avec des concepts qui, en général, ne se laissent préciser de façon rigoureuse et univoque que sous la forme d'idéaltypes.

En effet, comment se laisse préciser le contenu de concepts comme ceux d'« individualisme », d'« impérialisme », de « féodalité », de « mercantilisme », de « conventionnel » et autres innombrables constructions conceptuelles de ce genre que nous utilisons pour essayer de dominer la réalité par la pensée et la compréhension ? Est-ce par la *description* « sans présupposition » d'une quelconque manifestation concrète isolée ou bien au contraire par la synthèse abstraite [*abstrahierende Zusammenfassung*] de ce qui est *commun* à *plusieurs* phénomènes concrets ? Le langage de l'historien contient des centaines de mots comportant de semblables tableaux de pensée, mais imprécis parce que choisis pour les besoins de l'expression dans le vocabulaire courant non élaboré par la réflexion dont on éprouve cependant concrètement la signification, sans qu'ils soient pensés clairement. Dans un très grand nombre de cas, surtout dans l'histoire politique narrative, l'imprécision du contenu des concepts ne nuit nullement à la clarté de l'exposé. Il suffit alors qu'on *ressente* dans les cas particuliers ce que l'historien a cru voir, ou encore on peut se contenter de ce qu'une précision *particulière* du contenu conceptuel d'importance *relative* dans un cas particulier [194] se présente à l'esprit comme ayant été pensée. Au cas cependant où il faut prendre clairement conscience d'une façon plus rigoureuse de la signification d'un phénomène culturel, le besoin d'opérer avec des concepts clairs, précisés non seulement sous un, mais sous tous les aspects particuliers, devient plus impérieux. Il est évidemment absurde de vouloir donner de ces synthèses de la pensée historique une « définition selon le schéma : *genus proximum et differentia specifica* (25) on n'a qu'à en faire l'épreuve. Cette dernière manière d'établir la signification des mots ne se rencontre que dans les disciplines dogmatiques qui utilisent le syllogisme. Elle ne procède jamais, ou seulement illusoirement, à la simple « décomposition descriptive » [*schildernde Auflösung*] de ces concepts en leurs éléments, car, ce qui importe dans ce cas, c'est de savoir quels sont parmi ces éléments ceux qui doivent être considérés comme essentiels. Quand on se propose de donner une définition génétique du contenu d'un concept, il ne reste d'autre forme que celle de l'idéaltype, au sens indiqué plus haut. L'idéaltype est un tableau de pensée, il n'est pas la réalité historique ni surtout la réalité « authentique », il sert encore moins de schéma dans lequel on pourrait ordonner la réalité à titre *d'exemplaire*. Il n'a d'autre signification que d'un *concept limite* [*Grenzbegriff*] purement idéal, auquel on *mesure* [*messen*] la réalité pour clarifier le contenu empirique de certains de ses éléments importants, et avec lequel on la *compare*. Ces concepts sont des images [*Gebilde*] dans lesquelles nous construisons des relations, en utilisant la catégorie de possibilité objective, que notre *imagination* formée et orientée d'après la réalité *juge* comme adéquates.

Dans cette fonction, l'idéaltype est en particulier un essai pour saisir les individualités historiques ou leurs différents éléments dans des concepts *génétiques*. Prenons par exemple les notions d'« Église » et de « secte ». Elles se laissent analyser par la voie de la pure classification en un complexe de caractéristiques, en quoi non seulement la frontière entre les deux concepts, mais aussi leur contenu, resteront toujours indistincts. Par contre, si je me propose de saisir génétiquement le concept de « secte ». c'est-à-dire si je le conçois

relativement à certaines significations importantes pour la culture que l' « esprit de secte » a manifestées dans la civilisation moderne, alors certaines caractéristiques précises de l'un et l'autre de ces deux concepts deviendront *essentielles* parce qu'elles comportent une relation causale adéquate par rapport à leur action significative. Dans ce cas les concepts prennent en même temps la forme d'idéaltypes, ce qui veut dire qu'ils ne se manifestent pas [195] ou seulement sporadiquement dans leur *pureté* conceptuelle. Ici comme ailleurs, -tout concept qui n'est pas *purement* classificateur nous éloigne de la réalité. La nature discursive de notre connaissance, c'est-à-dire le fait que nous n'appréhendons la réalité que par une chaîne de transformations dans l'ordre de la représentation, postule cette sorte de sténographie des concepts [*Begriffsstenographie*]. Certes, notre imagination peut souvent se passer de leur formulation conceptuelle explicite au niveau des moyens de *l'investigation*, mais en ce qui concerne l'exposé [*Darstellung*], pour autant qu'il cherche à être univoque, leur utilisation est dans de nombreux cas inévitable sur le terrain de l'analyse culturelle. Quiconque les rejette par principe est obligé de se borner à l'aspect formel des phénomènes culturels, par exemple à leur aspect historico-juridique. Évidemment l'univers des nonnes *juridiques* se laisse préciser clairement du point de vue conceptuel et il est *valable* pour la réalité historique (dans le strict sens juridique). Par contre, c'est de leur signification pratique que s'occupe la recherche dans les sciences sociales, telles que nous les entendons. Or, il est très fréquent qu'on ne puisse prendre clairement conscience de cette signification qu'en rapportant le donné empirique à un cas limite idéal. Si l'historien (au sens le plus large du terme) écarte la tentative de formuler de tels idéaltypes sous prétexte qu'ils sont des « constructions théoriques », c'est-à-dire inutiles ou superflues pour les fins concrètes de la connaissance, il en résulte en règle générale ou bien qu'il applique consciemment ou inconsciemment d'autres constructions analogues *sans* les formuler explicitement et sans élaboration logique, ou bien qu'il reste enfoncé dans la sphère de ce qui est « vaguement senti ».

Rien n'est sans doute plus dangereux que la *confusion* entre théorie et histoire, dont la source se trouve dans les préjugés naturalistes. Elle se présente sous diverses formes : tantôt on croit fixer dans ces tableaux théoriques et conceptuels le « véritable » contenu ou l'« essence » de la réalité historique, tantôt on les utilise comme une sorte de lit de Procuste dans lequel on introduira de force l'histoire, tantôt on hypostasie même les « idées » pour en faire la « vraie » réalité se profilant derrière le flux des événements ou les « forces » réelles qui se sont accomplies dans l'histoire.

En particulier ce dernier danger est d'autant plus à craindre que nous sommes habitués à entendre aussi et même en premier lieu, par « idées » d'une époque, les pensées et les idéaux qui ont *gouverné* la masse ou une fraction historiquement importante [196] d'hommes de cette époque et qui ont été par là des éléments significatifs pour l'aspect particulier de la culture en question. On peut ajouter à cela deux autres remarques. En premier lieu, il existe en règle générale certaines relations entre l'« idée » prise au sens de tendance de la pensée pratique et théorique d'une époque et l'« idée » au sens d'un idéaltype de cette époque, construit par nous pour servir d'auxiliaire conceptuel. Il arrive qu'un idéaltype de certaines conditions sociales qu'on obtient par abstraction de certaines manifestations sociales caractéristiques d'une époque ait effectivement passé aux yeux des contemporains de celle-ci pour l'idéal qu'ils s'efforçaient pratiquement d'atteindre ou du moins pour la maxime destinée à régler certaines relations sociales - les exemples de ce genre sont même assez fréquents. Il en est ainsi de l'idée de la « protection des biens de subsistance » (26) et de maintes autres théories des canonistes, spécialement de saint Thomas d'Aquin, relativement au concept idéalypique en usage actuellement de l'« économie urbaine » du Moyen Âge dont nous avons parlé plus haut. A plus forte raison en va-t-il de même du « concept fondamental » tant décrié en

économie politique de « valeur » économique. Depuis la scolastique [198] qu'à la théorie de Marx deux idées se sont enchevêtrées dans cette notion, d'une part celle d'« objectivement » valable, c'est-à-dire celle d'un *devoir-être*, et d'autre part celle d'une abstraction à partir du processus empirique de la formation des prix. Ainsi l'idée que la « valeur » des biens devrait être réglée sur certains principes du « droit naturel » a eu une importance incalculable pour tout le développement de notre civilisation - pas seulement au Moyen Âge - et elle continue à l'avoir de nos jours. Elle a influencé de manière particulièrement intensive le processus empirique de la formation des prix. Cependant ce n'est que grâce à une construction rigoureuse des concepts, c'est-à-dire grâce à l'idéal, type, que l'on peut réellement élucider sans équivoque ce que l'on entend et que l'on peut entendre par le concept *théorique* de la valeur. Ceux qui n'ont que mépris pour les « robinsonnades » de la théorie abstraite feraient bien de méditer sur tout cela tant qu'ils ne sont pas en mesure d'y substituer quelque chose de mieux, ce qui veut dire en l'occurrence quelque chose de plus *clair*.

Le rapport de causalité entre *l'idée* historiquement constatable qui gouverne les hommes et les éléments de la réalité historique à partir desquels se laisse construire par abstraction *l'idéaltype* correspondant, peut naturellement prendre des formes extrêmement variables. Il n'y a qu'un point dont en principe il ne faut pas se départir, c'est que nous avons affaire là à deux choses fondamentalement [197] différentes. Cela nous amène à notre deuxième remarque. Les idées mêmes qui ont gouverné les hommes d'une époque, c'est-à-dire celles qui ont agi d'une façon diffuse en eux, ne peuvent, dès qu'il s'agit d'un tableau de pensée quelque peu compliqué, être saisies avec la rigueur conceptuelle que sous la *forme d'un idéaltype*, pour la simple raison qu'elles agitaient empiriquement un nombre d'hommes indéterminé et variable et qu'elles prenaient chez chacun d'eux les nuances les plus variées quant à la forme et au fond, quant à la clarté et au sens. Les éléments de la vie spirituelle des divers individus d'une époque déterminée du Moyen Âge par exemple que nous pouvons désigner par le terme de « christianisme » des individus en question, formeraient naturellement, si nous étions en mesure de les exposer intégralement, un chaos de relations intellectuelles et de sentiments de toutes sortes, infiniment divers et au plus haut point contradictoire, bien qu'au Moyen Âge l'Église ait été à coup sûr en état d'affirmer dans une très large mesure l'unité de la foi et des mœurs. Si l'on se demande maintenant ce qui dans ce chaos répond à la notion de « christianisme médiéval », étant entendu que nous sommes obligés d'opérer constamment avec ce concept comme s'il était clairement établi, bref si l'on se demande en quoi consistait l'élément « chrétien » que nous trouvons dans les institutions médiévales, on constate aussitôt que nous utilisons en toutes ces occasions un pur tableau de pensée construit par nous. Il consiste en un ensemble d'articles de foi, de normes du droit canonique et de l'éthique, de maximes pour la conduite de la vie et d'un nombre incalculable de relations particulières que nous combinons en une « idée » ou une synthèse que, sans conteste, il nous serait impossible d'établir sans contradiction, sans utiliser des concepts idéaltypiques.

La structure logique des systèmes de concepts dans lesquels nous exposons cette sorte d'« idées » est évidemment extrêmement variable, tout comme leur rapport à ce qui est immédiatement donné dans la réalité empirique. Les choses se présentent d'une façon encore relativement simple lorsqu'il s'agit de cas où un seul ou quelques rares principes directeurs théoriques, aisément traduisibles en une formule - comme la croyance en la prédestination de Calvin - ou encore des postulats moraux clairement formulables ont gouverné les hommes et produit des effets historiques, de sorte qu'il n'y a guère de difficulté à ordonner l'« idée » en une hiérarchie de pensées découlant logiquement de ces principes [198] directeurs. Toutefois, même dans ces cas on oublie facilement que, quelque puissante qu'ait été la signification de la force contraignante purement *logique* de l'idée en histoire - le marxisme en est un exemple

remarquable - il faut néanmoins comprendre en général le processus empirico-historique qui s'est déroulé dans l'esprit des hommes comme un processus conditionné *psychologiquement* et non logiquement. Le caractère idéaltypique de ces synthèses d'idées qui ont eu une action historique se manifeste encore plus nettement si les principes directeurs et les postulats fondamentaux n'habitent pas ou plus du tout l'esprit, des individus, encore que ceux-ci continuent à être gouvernés par des pensées qui sont la conséquence logique de ces principes ou qui s'en sont dégagés par association, soit que l'« idée » historiquement originelle qui leur servait de fondement soit morte, soit qu'elle n'ait jamais eu d'influence en général que par ses conséquences. Enfin, les synthèses prennent encore plus catégoriquement le caractère d'une « idée » que nous construisons, lorsque ces principes directeurs fondamentaux ne se sont imposés, dès le départ, qu'imparfaitement ou pas du tout à la conscience claire des hommes ou du moins n'ont pas pris la forme d'un ensemble clair et cohérent de pensées. Si maintenant nous nous engageons dans cette procédure, comme cela arrive sans cesse fréquemment et doit arriver, il ne s'agit à propos de l'« idée » que nous nous formons - par exemple celle du « libéralisme » d'une période déterminée, celle du « méthodisme » ou celle de n'importe quelle variété non élaborée intellectuellement de « socialisme » - de rien d'autre que d'un pur idéaltypique, ayant exactement le même caractère que les synthèses des « principes » d'une époque économique dont nous parlions plus haut. Plus les relations qu'il s'agit d'exposer sont vastes et plus leur signification culturelle a été variée, plus aussi leur présentation globale et systématique en un ensemble de pensées et de concepts se rapprochera de l'idéaltypique et moins il sera possible de se tirer d'affaire avec *un seul* concept de ce genre. D'où il ressort avec plus d'évidence et de nécessité de faire des essais répétés de constructions de nouveaux concepts idéaltypiques en vue de prendre conscience d'aspects toujours *nouveaux* de la signification des relations, Tous les exposés qui ont pour thème l'« essence » du christianisme sont des idéaltypes qui n'ont nécessairement et constamment qu'une validité relative et problématique, s'ils revendiquent la qualité d'un exposé historique du, donné empirique; par contre ils ont une très grande valeur heuristique [199] pour la recherche et une très grande valeur systématique pour l'exposé, si on les utilise simplement, comme moyens conceptuels pour *comparer* et *mesurer* à eux la réalité. Dans cette fonction ils sont même indispensables. Mais il y a encore un autre élément lié en règle générale à cette sorte de présentations idéaltypiques, qui complique encore davantage leur signification. Elles se proposent en général d'être (elles peuvent aussi l'être inconsciemment) non seulement des idéaltypes dans le sens *logique*, mais aussi dans le sens *pratique*, *c'est-à-dire* des types exemplaires [*vorbildliche Typen*] qui - dans notre exemple - contiennent ce que du point de vue du savant le christianisme doit être [*sein soll*], *c'est-à-dire* ce qui, à son avis, est « essentiel » dans cette religion du fait qu'elle représente une *valeur permanente*. *S'il* en est ainsi consciemment ou le plus souvent inconsciemment, ces descriptions contiennent alors les idéaux auxquels le savant rapporte le christianisme en l'évaluant [*wertend*] ; *c'est-à-dire* les tâches et les fins d'après lesquelles le savant oriente sa propre « idée » du christianisme. Naturellement ces idéaux peuvent être totalement différents, et sans doute le seront-ils toujours, des valeurs auxquelles les contemporains de l'époque étudiée, par exemple les premiers chrétiens, rapportaient de leur côté le christianisme. En ce cas les « idées » ne sont évidemment plus des auxiliaires purement *logiques* ni non plus des concepts auxquels on *mesure* par comparaison la réalité, mais des idéaux à partir desquels on *juge* la réalité en l'évaluant. Il ne s'agit plus alors du procédé purement théorique du rapport de l'empirique à des valeurs [*Beziehung auf Werte*], *mais* proprement de jugements *de valeur* [*Werturteile*] que l'on accueille dans le concept du christianisme (27). Parce que l'idéaltypique revendique en ce cas une validité empirique, il s'enfonce dans la région de *l'interprétation évaluative* du christianisme : on quitte le domaine de la science empirique et l'on se trouve en présence d'une profession de foi personnelle et non plus d'une construction conceptuelle proprement idéaltypique. Si

marquante que soit cette distinction quant aux principes, on constate que la *confusion* entre ces deux significations fondamentalement différentes de la notion d'« idée » envahit trop fréquemment la conduite du travail historique. Elle guette tout particulièrement l'historien dès qu'il se met à exposer sa propre « interprétation » d'une personnalité ou d'une époque. Contrairement aux étalons éthiques stables que Schlosser (28) utilisait dans l'esprit du rationalisme, l'historien moderne d'esprit relativiste, qui se propose d'une part de « comprendre en elle-même » l'époque dont il s'occupe et qui d'autre part tient à porter un « jugement », éprouve le besoin [200] de prendre « dans la matière même » de son étude les étalons de ses jugements, ce qui veut dire qu'il laisse surgir l'« idée » au sens d'idéal de l'« idée » au sens d'« idéaltype ». De plus, l'attrait esthétique de ce procédé le pousse sans arrêt à effacer la ligne qui sépare les deux ordres - d'où cette demi-mesure qui d'une part ne peut se priver de porter des jugements de valeur et qui d'autre part fait tout pour ne pas assumer la responsabilité de ces jugements. A cela il faut opposer le *devoir élémentaire du contrôle scientifique de soi-même* qui est aussi le seul moyen de nous préserver des confusions en nous invitant à faire une distinction stricte entre la relation qui *compare* la réalité à des idéaltypes dans le sens logique et *l'appréciation* valorisante de cette réalité sur la base d'idéaux. L'idéaltype tel que nous l'entendons est, je le répète, quelque chose d'entièrement indépendant de l'appréciation évaluative; il n'a rien de commun avec une autre « perfection », [leur rapport est] purement *logique*. Il y a des idéaltypes de bordels aussi bien que de religions, et en ce qui concerne les premiers il y en a qui, du point de vue de l'éthique policière contemporaine, pourraient paraître comme techniquement « opportuns » au contraire d'autres qui ne le seraient point (29).

Nous sommes malheureusement obligés de laisser de côté la discussion détaillée du cas qui est de loin le plus compliqué et le plus intéressant, celui de la structure logique du *concept d'État*. Nous nous bornerons à quelques remarques. Si nous nous demandons ce qui dans la réalité empirique répond à la notion, d'« État », nous y trouvons une infinité d'actions et de servitudes humaines, diffuses et discrètes, une infinité de relations réelles et réglées juridiquement, uniques en leur genre ou revenant périodiquement, maintenues ensemble par une idée, par la croyance à des normes qui sont effectivement en vigueur ou qui devraient l'être, ainsi que des relations de domination de l'homme sur l'homme. Cette croyance est en partie un bien spirituel s'expliquant par la pensée, en partie elle est ressentie confusément, en partie subie passivement et elle se présente chez les divers individus avec des nuances variées. En fait, si les hommes *concevaient* clairement cette « idée » comme telle, ils pourraient se passer de la « théorie générale de l'État » qui se propose de débrouiller cette notion. Or, quelle que soit la façon dont on le formule, le concept scientifique de l'État est évidemment toujours une synthèse que nous [201] élaborons en vue de fins déterminées de la connaissance. Mais d'un autre côté on le construit aussi par abstraction à partir des synthèses confuses que l'on trouve toutes faites dans l'esprit des hommes historiques. Malgré tout, le contenu concret que la notion historique de l'« État » prend dans les synthèses des contemporains d'une époque ne se laisse saisir clairement que si l'on s'oriente d'après les concepts idéaltypiques. En outre, il n'y a pas le moindre doute que la manière dont les contemporains d'une époque construisent ces synthèses, dans une forme logique toujours imparfaite, c'est-à-dire l'idée qu'ils se font de l'État - par exemple l'idée « organique » de l'État de la métaphysique allemande opposée à la conception commerciale des Américains - est d'une signification pratique éminente. En d'autres termes, nous constatons ici aussi que l'idée *pratique* qui devrait être valable ou que l'on croit valable et l'idéaltype théorique construit pour les besoins de la recherche cheminent côte à côte et ont constamment tendance à se confondre.

C'est à dessein que nous avons envisagé plus haut l'«idéaltype» essentiellement - bien que non exclusivement - sous la forme d'une construction intellectuelle destinée à mesurer et à caractériser systématiquement des relations *individuelles*, c'est-à-dire significatives par leur singularité, telles que le christianisme, le capitalisme, etc. Nous l'avons fait pour écarter l'opinion courante qui voudrait que le *typique* abstrait fût identique au *générique* abstrait dans la sphère des phénomènes de la culture. Or, il n'en est rien. Sans chercher à analyser ici logiquement le concept de «typique», souvent discuté et fortement discrédité à cause des abus que l'on en fait, nous pouvons cependant déjà tirer de nos précédentes discussions la conclusion que la formation de concepts de types au sens de l'élimination de l'«accidentel» a également, et même justement, sa raison d'être dans l'étude des *individualités historiques*. Nous pouvons évidemment donner aussi la forme de l'idéaltype aux concepts *génériques* que nous rencontrons constamment sous la forme d'éléments des exposés historiques ou de concepts historiques concrets en procédant par abstraction et par accentuation de certains de leurs éléments conceptuellement essentiels. Il s'agit même là d'une des façons importantes et surtout pratiquement fréquentes d'appliquer les concepts idéaltypiques, car chaque idéaltype individuel se compose d'éléments conceptuels qui ont un caractère générique et qu'on a élaborés en idéaltypes. Dans ce cas aussi [202] on saisit la fonction logique spécifique des concepts idéaltypiques. Le concept d'«échange» par exemple n'est rien d'autre qu'un simple concept générique, au sens d'un complexe de caractéristiques qui se trouvent être communes à plusieurs phénomènes, aussi longtemps que je fais abstraction de la signification des éléments conceptuels, donc aussi longtemps que j'analyse simplement son usage courant dans le langage. Mais si je mets ce concept en relation avec la «loi de l'utilité marginale» et que je forme le concept d'«échange économique» sous la forme d'un processus économique rationnel, il renfermera, comme tout concept intégralement élaboré du point de vue logique, un jugement sur les conditions «typiques.» de l'échange en soi. Il prend alors un caractère génétique et devient ainsi du même coup un concept idéaltypique au sens logique, ce qui veut dire qu'il s'éloigne de la réalité empirique qui se laisse seulement comparer et rapporter à lui. On peut dire la même chose de tous les soi-disant «concepts fondamentaux» de l'économie politique : on ne peut les développer sous une forme génétique qu'en leur donnant le caractère de l'idéaltype. La différence entre les simples concepts génériques qui ne réunissent simplement que les caractéristiques communes à plusieurs phénomènes empiriques et les idéaltypes de structure générique - comme le concept idéaltypique de l'«essence» de l'artisanat - est évidemment flottante dans le détail. Aucun concept générique n'a cependant comme tel un caractère typique, et il n'existe pas de type «moyen» purement générique. Chaque fois que nous parlons de grandeurs «typiques» - par exemple dans la statistique - nous sommes toujours en présence de quelque chose de plus qu'une simple moyenne. Plus nous avons affaire à une classification de processus qui se manifestent dans la réalité sous une forme massive, plus aussi nous avons affaire à des concepts génériques. Au contraire, plus on donne une forme conceptuelle à des éléments qui constituent le fondement de la signification culturelle, spécifique des relations historiques complexes, plus aussi le concept ou le système de concepts prend le caractère de l'idéaltype. En effet, le but de la construction de concepts idéaltypiques consiste partout et toujours à prendre rigoureusement conscience non de ce, qui est générique, mais au contraire de la nature Particulière des phénomènes culturels.